

LA CHRONIQUE D'OLIVIER CENA

T T T

Le monde sans les motsInstallation/
peinture**Anne Laure Sacriste**| Jusqu'au
3 septembre,
Ceaac,
Strasbourg (67),
tél: 03 88 25 69 70.

I

Memory Under the SkinInstallation/
dessin**Chiharu Shiota**| Jusqu'au 22 juillet,
galerie Templon,
Paris 3^e,
tél: 01 85 76 55 55.

On a oublié Ferdinand Kalweit. Seule la ville de Strasbourg, où il réalisa plus d'une trentaine de bâtiments, sait la valeur de cet architecte né à Sarrebourg en 1875 (ville alors allemande). En 1898, il conçut pour Eugène Neunreiter, propriétaire d'une entreprise de verrerie et de porcelaine, un ensemble composé d'un immeuble, de magasins et d'entrepôts à proximité de la vieille ville. Adoptant le style Art nouveau, la construction en L, de quatre étages, en briques, repose sur des piliers en fonte. De larges baies vitrées s'ouvrent sur la cour. À l'intérieur, Adolf Zilly a peint le plafond du premier étage et des iris sur les piliers – Zilly est le décorateur de l'étonnante façade « égyptienne » de l'immeuble de la rue du Général-Rapp, à Strasbourg (1906). C'est donc dans ce lieu, un peu terni en 1902 par l'ajout d'un méchant portail néobaroque, que s'est installé en 1995 le Centre européen d'actions artistiques contemporaines (Ceaac).

C'est, pour l'œuvre d'Anne Laure Sacriste, un véritable écrin. L'architecture de Kalweit – les grands espaces intérieurs, les larges ouvertures, les boiserie... – sied à cette œuvre. Un même raffinement, une même élégance, un souci décoratif, masquant, à peine, à la fois la concision, la précision et une certaine austérité, les caractérisent. Anne Laure Sacriste installe ses tortues de bronze, ses cercles de cuivre, ses tapis organisés en damier et ses tableaux, les mariant avec les fleurs orangées des iris de Zilly, les stigmates d'un passé industriel et les baies vitrées qu'elle occulte par endroits par des plaques de

cuivre et des verres colorés comme s'il s'agissait de vitraux. On s'y promène agréablement, arrêté par les tableaux ou par leur association. Car Anne Laure Sacriste aime faire dialoguer ses œuvres, réunir un motif végétal avec une peinture abstraite, le détail d'un jardin japonais avec le souvenir d'une lumière nocturne que rappellent aussi, par leur gamme chromatique, au sol, les tapis en damier.

De la déambulation naît un sentiment d'étrangeté et de délicatesse, à la fois asiatique par le raffinement, contemporain par la mixité des formes et des techniques, européen par la référence souvent à des tableaux anciens dont elle ne garde, là aussi, qu'un détail (le ventre du *Lucrèce* de Cranach, 1533, par exemple, conservé au Staatliche Museen de Berlin). Par le truchement de ces œuvres virtuoses, Anne Laure Sacriste dit la féminité, l'amour, la beauté du monde et des êtres, ce qui la touche et l'émerveille. Appelons cela un univers puisqu'il est unique, personnel, intime même. L'art actuel raffole des « univers », car il voit dans la singularité la preuve du talent – nous ne sommes plus à l'époque où il fallait distinguer, entre deux tableaux cubistes, celui de Picasso et celui de Braque.

Ainsi, l'artiste japonaise Chiharu Shiota s'est fait remarquer par ses installations composées de milliers de fils rouges enserrant des objets ordinaires – en particulier au pavillon japonais lors de la Biennale de Venise en 2015. Mais, le temps passant, le procédé, à l'origine spectaculaire et puissant, s'épuise. Ses dessins, rouges aussi, et ses parallélépipèdes rappellent les formes de Louise Bourgeois. Il est difficile de s'extraire de cette méthode sans se répéter et sans l'affaiblir. Anne Laure Sacriste installe et peint. Et sa peinture ne cesse d'évoluer, du paysage nocturne (2006) aux forêts irisées (2008) et aux motifs floraux (2015), en passant par l'abstraction et l'histoire de l'art. À ces tableaux, elle offre un cadre précisant au visiteur où il se trouve: dans la peinture, au cœur du monde ●

FEMMES(S)!

PEINTURE

T T T

Les femmes représentées sur la toile parlent à la première personne! Tout du moins sur le cartel, cette étiquette sur le côté présentant l'œuvre et son auteur, comme des sous-titres accompagneraient un film ou des bulles, une BD. Ces femmes se présentent brièvement ou livrent une confidence, telle la discrète Marthe Denis, épouse de Maurice Denis (1870-1943), radieuse et enceinte, dans un décor de roses. Ou bien la *Fille du patron*, puissamment androgyne, représentée par Gauguin (1848-1903) par-dessus une ancienne toile déjà peinte où figurait une figure masculine, ou encore la peintre Raymonde Heudebert (1894-1991), portraitiste du Tout-Paris et globe-trotteuse en Afrique, qui évoque ses voyages dans le sillage de son homme politique de mari. Ces petits monologues, qui livrent des informations biographiques véridiques, et non romanesques, donnent corps et âme à une soixantaine de tableaux des collections du Musée départemental Maurice-Denis, signés de l'ex-maître des lieux, inventeur et théoricien du nabisme, ou bien de ses proches, Van Rysselberghe, Gauguin, Sérusier ou Ranson, et aussi d'artistes femmes dont la plupart furent ses élèves, comme sa propre fille, Madeleine Dinès (1906-1996), qui choisit d'inverser (de renverser?) son patronyme pour mieux vivre sa vie d'artiste. Troublante, l'exposition pique autant l'imagination qu'elle incite à la réflexion sur la condition des mères, épouses, modèles ou femmes artistes au basculement des XIX^e et XX^e siècles.

– Sophie Cachon

| Jusqu'au 2 juillet, Musée départemental Maurice-Denis, Saint-Germain-en-Laye (78), tél.: 01 39 07 87 87. Avec les œuvres de la sculptrice contemporaine Cécile Raynal (jusqu'au 25 juin).

Sur Téléràma.fr
Découvrez
NOTRE
MUSÉE IDÉAL,
100 tableaux
à voir et à revoir

Sans titre,
d'Anne Laure
Sacriste, 2021.

